

“Le temps qui oublie l’heure : la marche dans les écrits de Giacometti”

Citation for published version (APA):

Sitzia, E. (2019). “Le temps qui oublie l’heure : la marche dans les écrits de Giacometti”. In *Alberto Giacometti Une Aventure Moderne* (pp. 158–161). Editions Gallimard.

Document status and date:

Published: 01/01/2019

Document Version:

Publisher's PDF, also known as Version of record

Document license:

Taverne

Please check the document version of this publication:

- A submitted manuscript is the version of the article upon submission and before peer-review. There can be important differences between the submitted version and the official published version of record. People interested in the research are advised to contact the author for the final version of the publication, or visit the DOI to the publisher's website.
- The final author version and the galley proof are versions of the publication after peer review.
- The final published version features the final layout of the paper including the volume, issue and page numbers.

[Link to publication](#)

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal.

If the publication is distributed under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the “Taverne” license above, please follow below link for the End User Agreement:

www.umlib.nl/taverne-license

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us at:

repository@maastrichtuniversity.nl

providing details and we will investigate your claim.

ALBERTO

GIACCOMETTI

UNE AVENTURE MODERNE

Gallimard | LaM



- 10 PRÉFACE
DAMIEN CASTELAIN
- 12 PRÉFACE
SÉBASTIEN DELOT
- 14 AU DIAPASON DE GIACOMETTI
CATHERINE GRENIER
- 16 UNE AVENTURE MODERNE
CHRISTIAN ALANDETE ET JEANNE-BATHILDE LACOURT
- 18 PREMIERS DIALOGUES
- 38 OBJETS SURREALISTES
- 56 SEXE, VIOLENCE, TRANSGRESSION
CHRISTIAN ALANDETE
- 64 LE RETOUR AU MODÈLE
- 80 « JE PEUX RENDRE UN MÈTRE CARRÉ IMMENSE »
MARIE-AMÉLIE SENOT
- 88 CAGES ET PLATEAUX
- 98 LE PORTRAIT
- 112 NUS DEBOUT
- 130 LE MODÈLE ÉGYPTIEN
- 150 LE DIALOGUE DE GIACOMETTI AVEC L'ÉGYPTE
JEANNE-BATHILDE LACOURT
- 158 *LE TEMPS QUI OUBLIE L'HEURE : LA MARCHÉ DANS LES ÉCRITS DE GIACOMETTI*
ÉMILIE SITZIA
- 162 *STANLEY KUBRICK ET L'HOMME QUI MARCHE*
LUCIE GARÇON
- 166 *PROCHES ET LOINTAINS : ALBERTO GIACOMETTI, MICHAEL NOBLE, CARLO ZINELLI*
CHRISTOPHE BOULANGER ET SAVINE FAUPIN
- 170 GIACOMETTI ET LA POÉSIE
- 172 LES ÉCRITURES GRIFFÉES
SÉBASTIEN DELOT
- 188 *ATALANTE OÙ RIEN NE TREMBLE. LÉNA LECLERQ ET ALBERTO GIACOMETTI*
CORINNE BARBANT
- 192 ENTRETIEN AVEC SABINE WEISS
ANNE LACOSTÉ
- 210 CHRONOLOGIE
STÉPHANIE VERDAVAINE
- 224 BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE
- 227 INDEX DES NOMS
- 229 REMERCIEMENTS

LE TEMPS QUI OUBLIE L'HEURE: LA MARCHÉ DANS LES ÉCRITS DE GIACOMETTI

L'Homme qui marche marche. Il ne se promène pas, ce n'est pas un flâneur. Il presse le pas, il se hâte. Les yeux fixés sur l'horizon, il marche avec détermination. Malgré ses pieds ancrés dans la terre, il marche. *L'Homme qui marche* de Giacometti est une icône de l'art contemporain, une représentation de la vie moderne. La marche peut être considérée comme une métaphore de bien des aspects de la condition de l'artiste. Les textes de Giacometti offrent ainsi une riche source d'information pour mieux comprendre le sens de la marche dans son œuvre.

Giacometti aime les mots, les conversations et l'écriture. Tout au long de sa vie, il écrit des textes, des lettres, des notes, des poèmes, des histoires courtes, des phrases isolées et intrigantes, des mots-clefs et des aide-mémoire. Écrire fait partie intégrante de son travail d'artiste. Comme il le note, il doit toujours « Aller plus loin, tout recommencer, *sculptures, dessins, écrire*¹ ». Il écrit surtout en français, mais un français unique, rythmique et circulaire. Comme tous les auteurs dont le français n'est pas la langue maternelle, il joue avec la langue, la grammaire et les sons d'une façon libre et originale. Le mouvement est omniprésent dans ses écrits: les objets sont mobiles, « 3 chevaux noirs galopent » et on y entend « le bruit des pas d'une femme² ». Le mouvement crée et définit l'espace de la page, et le champ de la réflexion artistique.

La marche: déambulation intellectuelle et méthode de recherche artistique

Lorsque, en 1934, Breton demande à Giacometti: « Qu'est-ce que ton atelier? », Giacometti répond: « Ce sont deux petits pieds qui marchent³. » Cet aspect physique de la recherche intellectuelle et imaginaire de l'artiste, cette exploration du monde par le mouvement, on les retrouve dans son poème « Charbon d'herbe⁴ ». Dans ce texte, il tourne, il cherche, il tâtonne, il revient: l'exploration de l'espace, de fragments de rêves et de réalité est source d'émerveillement pour l'artiste redevenu enfant.

De même dans son poème « Un aveugle avance la main dans la nuit », la recherche artistique est associée à une course effrénée:

« Un aveugle avance la main dans le vide
(dans le noir? dans la nuit?)
Les jours passent et je m'illusionne d'attraper,
d'arrêter ce qui fuit,
je cours, je cours sur place sans m'arrêter
quoi ajouter? je ne sais plus rien dire mais je sais rire
(ce n'est pas vrai) ni danser⁵. »

fig. 22

HENRI CARTIER-BRESSON

Alberto Giacometti installant son exposition à la galerie Maeght, Paris, 1961



La création devient pour Giacometti une marche implacable et obstinée.

On retrouve ce besoin d'exploration de l'espace et d'errance créative et intellectuelle dans *Paris sans fin*:

« Oh ! l'envie de faire des images de Paris un peu partout, où la vie m'amenait, m'amènerait, la seule possibilité pour cela ce crayon lithographique, ni la peinture ni le dessin, ce crayon le seul moyen pour faire vite, l'impossibilité de revenir dessus, d'effacer, de gommer, de recommencer⁶. »

L'exploration physique de Paris et de ses rues affirme le marcheur comme créateur. L'artiste découvre et s'approprie l'espace de la ville par le déplacement et une production artistique rapide.

L'exploration et la définition de l'espace se posent aussi pour Giacometti en opposition à la fuite du temps. Son travail de sculpture, qu'il perçoit comme la « cristallisation d'un moment particulier dans le temps⁷ », fixe un moment dans l'espace. C'est cet espace capturé qui anéantit le temps et où le marcheur « travers[e] un pré dans un espace où le temps oubli[e] l'heure⁸ [...] ». Ce temps qui oublie l'heure, c'est l'espace artistique de la sculpture.

La marche : contact avec le monde

La marche est aussi pour Giacometti l'occasion de s'immerger dans la ville. Le marcheur collectionne des sensations essentielles à son travail d'artiste. Comme Giacometti le note : « je sens tout l'espace dehors autour de moi, les rues, le ciel, je me vois marchant dans d'autres quartiers, un peu partout, mon carton sous le bras, m'arrêtant, dessinant⁹ ». Les poèmes de Giacometti sont souvent des comptes rendus de ses promenades : fragments de conversations, noms de rues, choses entrevues, sons ou mots entendus en passant, ou en faisant une pause dans un café.

« [...] Ah ! Je t'en supplie !

C'est la porte qui...

À quelle heure ?

... la plus fidèle.

... 20 minutes...

Dis-donc¹⁰ ! [...] »

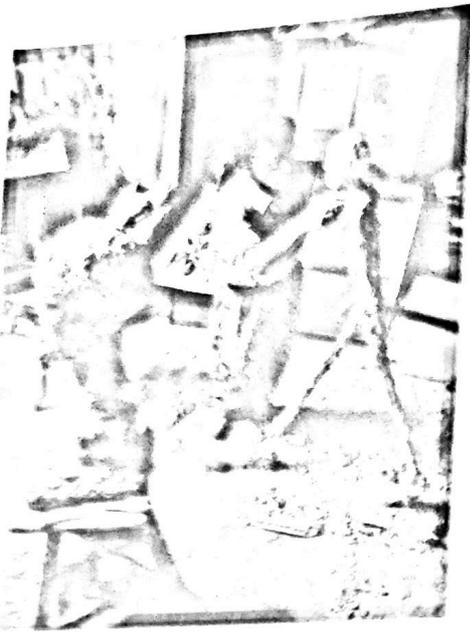
Dans ses écrits, l'itinérance de la pensée et de l'écriture est nourrie par un flux de souvenirs, de sensations et d'expériences physiques du monde.

La marche est aussi l'occasion de rencontres et de création de liens humains. Dans le poème « Je me promenais », le narrateur rencontre une femme inconnue. La description de

fig. 23

ERNST SCHEIDEGGER

Alberto Giacometti travaillant au plâtre
L'Homme qui marche, 1959
Fondation Giacometti, Paris



la rencontre est faite sans aucune référence aux émotions ou à la pensée des protagonistes. La rencontre est exclusivement établie dans les corps. La marche à deux devient le scellement du couple :

«[...] Je la suivis, elle s'arrêta.
Je la saluai, elle répondit.
Nous avons marché¹¹. [...]»

Cette union dans la marche, ce partage de l'espace consacre symboliquement la relation entre les deux personnages.

**La marche: mouvement naturel du corps
ou déchirement de la réalité ?**

La marche dans les textes de Giacometti est à la fois une activité naturelle du corps et un déchirement de la réalité. En effet, dans « La cloche sonne », la marche est identifiée comme l'état spontané du corps :

« la cloche sonne
le ruisseau coule
le ciel bleuit
je chante
je marche
je m'évanouis
ma tête tombe
elle ne tombe pas¹² »

Dans ce poème la marche est naturelle, incontrôlable, inhérente à la nature du corps humain. La marche va de soi.

Cependant la marche peut aussi être perçue par l'artiste comme un déchirement de la réalité :

« Le même soir, toutes ces sensations contradictoires furent bouleversées par la vue de deux ou trois jeunes filles qui marchaient devant moi. Elles me semblèrent immenses, au-delà de toute notion de mesure et tout leur être et leurs mouvements étaient chargés d'une violence effroyable. Je les regardais halluciné, envahi par une sensation de terreur. C'était comme un déchirement dans la réalité¹³. »

Giacometti tente dans ses sculptures de capturer le mouvement du marcheur, ce mouvement à la fois naturel et effroyable. Il analyse cette impossibilité de capturer le mouvement dans un espace sculptural atemporel. C'est cette quête de réconciliation du réel et du naturel de la marche avec le surnaturel et le fantastique de l'imaginaire de la marche qui crée une tension dynamique dans *L'Homme qui marche*.

Lorsque, à l'occasion d'une enquête pour *Minotaure*, Breton et Éluard demandent à Giacometti de décrire une rencontre capitale, c'est celle d'une femme qui marche qu'il décrit : « je vois, une nuit d'octobre 1930, passer la démarche et le profil, [...] de la femme, qui depuis cet instant s'est déroulée, comme un trait continu, à travers chaque espace des chambres que j'étais¹⁴ ». Sa passante, le miroir féminin de *L'Homme qui marche*, la femme qui marche, prend forme en 1932. Voir, dessiner, écrire, sculpter : Giacometti approche la marche sur tous les fronts. Elle a pour lui un fort contenu symbolique, que ses textes éclairent. À travers l'étude de ses écrits, *L'Homme qui marche* devient un artiste au travail, un explorateur de l'espace urbain, un collectionneur de sensations et de connexions humaines, un créateur-destructeur du temps.

1 « Aller plus loin », in *Écrits*, Paris, Hermann, 1990-2001, p. 170.

2 « Poème en 7 espaces », *Le Surréalisme au service de la révolution*, n° 5, 15 mai 1933, p. 15; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 4.

3 « Le dialogue en 1934 », *Documents* 34, n° 1, juin 1934, p. 25; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 16.

4 « Charbon d'herbe », *Le Surréalisme au service de la révolution*, revue citée, p. 15; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 6.

5 « Un aveugle avance la main dans la nuit », *xx^e siècle*, n° 2, janvier 1952, p. 72; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 64.

6 *Paris sans fin*, Verve, 1969; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 92.

7 « Henri Laurens », *Labyrinthe*, n° 4, 15 janvier 1945, p. 3; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 22.

8 « Charbon d'herbe », poème cité; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 6.

9 *Paris sans fin*, op. cit.; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 91.

10 « Lulu, Lulu! », *ibid.*, p. 149.

11 « Je me promenais », *ibid.*, p. 121.

12 « La cloche sonne », *ibid.*, p. 159.

13 « Mai 1920 », Verve, vol. III, nos 27-28, décembre 1952, p. 33-34; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 72.

14 « Enquête », *Minotaure*, nos 3-4, 12 décembre 1933, p. 109; repris dans *Écrits*, op. cit., p. 15.